

Remy de Gourmont

Écrits sur Shakespeare  
et la littérature anglaise en France

*Textes choisis, présentés et annotés par*  
Michela Gardini

[www.edizioniets.com](http://www.edizioniets.com)



Edizioni ETS



[www.edizioniets.com](http://www.edizioniets.com)

© Copyright 2017

Edizioni ETS

Piazza Carrara, 16-19, I-56126 Pisa

[info@edizioniets.com](mailto:info@edizioniets.com)

[www.edizioniets.com](http://www.edizioniets.com)

*Distribuzione*

Messaggerie Libri SPA

Sede legale: via G. Verdi 8 - 20090 Assago (MI)

*Promozione*

PDE PROMOZIONE SRL

via Zago 2/2 - 40128 Bologna

ISBN 978-884675074-7

# Introduction

## L'histoire d'une inimitié et les raisons d'un oubli

Après la mort de Remy de Gourmont en 1915, l'autorité gidienne va condamner l'écrivain à l'oubli pendant toute la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Des lettres, deux articles de Gide ainsi que son *Journal* témoignent de l'inimitié entre les deux écrivains, nourrie par l'aversion maintes fois manifestée par Gide. Dans la page du *Journal* datée 17 mars 1904 on peut lire : « Longtemps avant de connaître Gourmont, je savais, je pressentais que j'éprouverais devant lui cette gêne, disons : cette hostilité. Il a toujours été pour moi très prévenant. Mais qu'y faire ? J'ai lu des choses de lui d'un esprit aigu, d'une intelligence ferme. Je me reprends, me raisonne, me raidis. Cette fois encore j'ai voulu le revoir et j'arrivais à lui tout sourire. Je ne puis pas : il est trop laid. Je ne parle pas de sa disgrâce superficielle ; non, mais d'une laideur profonde. J'affirme que je le sentais laid rien qu'à le lire »<sup>1</sup>. Malgré leur collaboration à *L'Ermitage* et à *La Revue Blanche* et en dépit de l'accueil élogieux de la part de Gourmont des *Cahiers d'André Walter* en 1896<sup>2</sup>, les relations Gide-Gourmont semblent se résoudre dans l'histoire d'une rivalité entre deux revues : d'un côté, Remy de Gourmont et le *Mercur de France*,

<sup>1</sup> André Gide, *Journal 1887-1925*, tome I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 424-425 (mercredi 17 mars 1904).

<sup>2</sup> « C'est un esprit romanesque et philosophique, de la lignée de Goethe [...]. Quant au présent livre, il est ingénieux et original, érudit et délicat, révélateur d'une belle intelligence » (Remy de Gourmont, *Le Livre des Masques*, Paris, Mercure de France, 1896, p. 177).

de l'autre, André Gide et la *Nouvelle Revue Française* et même, comme Vincent Gogibu l'écrit, on dirait que « la NRF résulte en quelque sorte de l'aversion de Gide pour Gourmont »<sup>3</sup>. Du même avis, Charles Dantzig affirme : « Il est très probable que si, avec quelques amis, Gide a fondé la *Nouvelle Revue Française* en 1909, c'est en grande partie contre le *Mercure de France* et Gourmont »<sup>4</sup>. Non seulement Gide parseme son *Journal* de jugements peu flatteurs à l'égard de Gourmont, mais il décide de publier deux articles où ses attaques deviennent publiques et directes. Dans le premier, « L'Amateur de M. Remy de Gourmont », paru en avril 1910 dans la NRF, il règle ses comptes avec l'ami/ennemi : « Je ne reprocherai point à M. de Gourmont de trop écrire ; sans doute n'écrirait-il pas avec autant d'aisance de bonnes choses, s'il n'en écrivait quantité de moins bonnes »<sup>5</sup>. En particulier, Gide s'en prend au scepticisme de Gourmont : « Le scepticisme est peut-être parfois le commencement de la sagesse ; mais c'est souvent la fin de l'art »<sup>6</sup>. Dans le même esprit, Gide compare en outre Gourmont à Voltaire et aux Encyclopédistes, reprochant aux uns et aux autres de ne pas vouloir admettre « que toute l'intelligence ne soit pas du côté de la libre pensée, toute la sottise du côté de la religion »<sup>7</sup>. Mais pour éviter que la comparaison avec le philosophe ne paraisse flatteuse, Gide ne manque pas d'en souligner la différence : « Voltaire était soutenu par son époque ; voici M. de Gourmont trahi par la sienne »<sup>8</sup> ; autrement dit : Gourmont n'est pas suivi par son époque, alors que « Gide entend bien montrer par là qu'il en est tout autrement pour lui : chef de fi-

<sup>3</sup> Vincent Gogibu, « 1910 ou l'expression d'une inimitié », *Cahiers de l'Herne, Gourmont*, Paris, éditions de l'Herne, 2003, p. 274.

<sup>4</sup> Charles Dantzig, *Remy de Gourmont. Cher vieux daim!*, Paris, Grasset, 2008, p. 119.

<sup>5</sup> André Gide, « L'Amateur de M. Remy de Gourmont », *Essais critiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 228.

<sup>6</sup> *Ibid.* p. 231.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*

le de la NRF, estimé par la jeunesse, etc. »<sup>9</sup>. Au mois de novembre de la même année, Gide va publier un deuxième article, « L'Académie Goncourt ; M. de Gourmont et la jeunesse »<sup>10</sup> dans le but réitéré de miner l'influence de Gourmont. Et, en effet, Gide réussit à réunir autour de lui une coalition d'écrivains de son époque, notamment Jacques Rivière et Paul Claudel. Quant à Gourmont, il n'a jamais répondu de façon agressive aux attaques de Gide, bien au contraire, après avoir reçu l'une des premières manifestations de la « gêne » de Gide, il lui écrivit une lettre le 18 mars 1902, qui témoigne de sa bonhomie : « Mon cher Gide, votre lettre m'a beaucoup surpris. Je ne vous savais pas si passionné. Il est vrai qu'un tel caractère diffère beaucoup du mien, – ou de ce qu'il est devenu, à force de vivre. Quoi, de la haine ! C'est aller loin, surtout lorsqu'on doit revenir. Moi je ne vous ai jamais détesté, tout en refusant beaucoup de vos idées. J'ai toujours trouvé, et souvent dans la page même qui me déplaisait un motif immédiat de réconciliation [...] »<sup>11</sup>. La référence aux encyclopédistes et, donc, au siècle des Lumières n'est d'ailleurs pas dépourvue de fondement, ce qui montre, de notre point de vue, la grande valeur de l'opération gourmontienne. Dans cette optique, malgré l'opposition à Rousseau dont il contestait la théorie de l'homme naturel<sup>12</sup>, le titre des *Promenades littéraires* nous semble un écho réussi des *Rêveries d'un promeneur solitaire* (1782). Par ailleurs, de par les titres de ses œuvres critiques – *Masques*, *Épilogues*, *Promenades* – Gourmont crée de nouvelles formes, voire de nouveaux

<sup>9</sup> Vincent Gogibu, art. cit., p. 280.

<sup>10</sup> André Gide, « L'Académie Goncourt ; M. de Gourmont et la jeunesse », *NRF*, novembre 1910, p. 604-606.

<sup>11</sup> Lettre de Remy de Gourmont datée 18 mars 1902 et conservée à la bibliothèque Doucet, cit. in Karl D. Uitti, *La passion littéraire de Remy de Gourmont*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962, p. 39.

<sup>12</sup> Comme Marina Galletti l'explique, *Le rameau d'or* de Frazer et les *Rites de passage* de A. van Gennep fournissent à Gourmont la base théorique pour contester l'homme naturel de Rousseau (Marina Galletti, *La nascita della linguistica e Remy de Gourmont*, Roma, Bulzoni, 1985, p. 235).

genres en rupture avec les genres critiques traditionnels<sup>13</sup>.

On dirait que Gide convoitait la place de Gourmont aussi bien en tant que critique auprès des revues<sup>14</sup> qu'en tant qu'écrivain. Cela pourrait nous surprendre que le célèbre procédé de la mise en abyme au cœur des *Faux-Monnayeurs* (1925) ainsi que de *Paludes* (1895)<sup>15</sup> se trouve déjà en 1890 au centre de *Sixtine*, comme si Gide, tout en le critiquant, ne pouvait s'empêcher de prendre Gourmont pour modèle.

La redécouverte de l'œuvre de Gourmont n'a eu lieu que dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle et, beaucoup plus récemment, grâce aux colloques organisés par le Centre Culturel International de Cerisy (*Remy de Gourmont*, 2002 ; *Présences de Remy de Gourmont*, 2015). Encore en 1963, la réédition des *Promenades littéraires* par le Mercure de France, purgée des articles jugés dépassés et, tout particulièrement, des articles dédiés aux littératures étrangères, témoigne du préjugé perdurant au XX<sup>ème</sup> siècle à l'égard de l'auteur. Comme Marina Galletti le souligne, c'est précisément l'image de Gourmont critique qui en résulte faussée<sup>16</sup>.

<sup>13</sup> Cf. Enzo Caramaschi, « Simbolismo e critica alla fine dell'Ottocento: i *Masques* di Remy de Gourmont », *Saggi e Ricerche di Letteratura Francese*, Milano, Feltrinelli, 1961, vol. II.

<sup>14</sup> Hormis le *Mercur*, Gourmont collabora à quantité de revues : la *Revue Blanche* de 1892 à 1899 ; en 1894 il fonde avec Alfred Jarry l'*Ymagier* dont on compte sept numéros ; en 1902 il est directeur littéraire de la *Revue du Nouveau Siècle* ; en 1903, avec Dujardin, Corchepot, Van Gennep et Jules de Gaultier il fonde la *Revue des Idées* dont le premier numéro parut en janvier 1904 et dont il deviendra le directeur en 1908 ; de 1904 à 1906 il partage avec Gide la direction littéraire de l'*Ermitage*.

<sup>15</sup> En réalité, Gide a recours à la mise en abyme dans bon nombre de ses œuvres de fiction, y compris *Les Cahiers d'André Walter*, *Les Caves du Vatican* et *Isabelle*.

<sup>16</sup> Cf. Marina Galletti, *op. cit.*, p. 12.

## Note sur les textes

Les textes réédités ont paru dans différentes séries des *Promenades littéraires*, le recueil en sept volumes des articles critiques que Gourmont publia au Mercure de France de 1904 à 1927 (les deux derniers publiés posthumes). Ayant opéré un choix thématique rassemblant des textes dédiés à la problématique de l'influence de la littérature anglaise en France, nous les présentons suivant l'ordre chronologique de publication. Précisément, *La littérature anglaise en France* a paru en 1904 dans la première série ; *Stendhal, Racine et Shakespeare* en 1906 dans la deuxième série ; *Macbeth* et *Georges Meredith* ont paru tous les deux en 1912 dans la quatrième série ; *Shakespeare* en 1913 dans la cinquième série.

Nous avons reproduit les textes, dans leur intégralité, y compris les notes en bas de pages, signalées par le sigle [N.d.A.]. Nous avons corrigé, sans le signaler, les coquilles évidentes.

## La littérature anglaise en France

Pendant un long moment historique, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, la France et l'Angleterre n'eurent qu'une seule et même littérature. C'est la période anglonormande. Robert Wace<sup>1</sup>, Benoît de Saint-Maure<sup>2</sup>, Geoffroy Gaimar<sup>3</sup> écrivent à la fois pour les deux côtés du Déroit. Ce déroit n'est plus la mer ; c'est un fleuve sur les deux rives duquel on parle la même langue, on s'intéresse aux mêmes récits d'héroïsme ou de courtoisie. L'origine anglaise, c'est-à-dire anglo-celtique, bretonne, du cycle d'Artus ou de la Table Ronde n'est plus du tout contestée maintenant<sup>4</sup>. C'est dans des chroniques latines, rédigées en Angleterre d'après des traditions celtiques, qu'il faut chercher la source de ces grands poèmes auxquels les Anglo-Normands Béroul et Thomas, le français Chrestien de Troyes donnèrent leur forme définitive. *Tristan et Iseult*, *Perceval* (le *Parsifal* de Wagner), le *Saint-Graal*, *Merlin*, *Lancelot* sont les produits magnifiques et immortels de la triple collabo-

<sup>1</sup> Robert Wace, poète normand du XII<sup>e</sup> siècle, auteur du *Roman de Brut* et du *Roman de Rou*. Achevé en 1155, le *Roman de Brut* est la plus ancienne chronique dédiée aux rois de Grande-Bretagne, alors que le *Roman de Rou*, composé probablement en 1174, est une chronique des ducs de Normandie. Dans son œuvre l'histoire et le fantastique sont entremêlés.

<sup>2</sup> Benoît de Saint-Maure, poète normand auteur du *Roman de Troie* vers 1160.

<sup>3</sup> Geoffroy Gaimar, poète anglo-normand actif vers 1136-1137. Auteur de l'*Estoire des Anglois*, alors que son *Estoire des Bretuns* a été perdue.

<sup>4</sup> Gourmont confirme ce qui est désormais reconnu à son époque, à savoir que dans l'œuvre notamment de Robert Wace « commence à se déployer l'antique fable du roi Artus et des chevaliers de la table Ronde » (M. Capefigue, *Hugues Capet et la troisième race jusqu'à Philippe-Auguste*, Bruxelles, Wouters frères, Imprimeurs-libraires, 1845, p. 263).

# Stendhal, Racine et Shakespeare

Stendhal, qui n'a qu'un public restreint, a beaucoup d'amis littéraires, et des amis passionnés. Ils méditent de placer sous des arbres et sur un socle son buste de bronze ; ils recueillent sa correspondance inédite et vont la publier ; enfin ils ont obtenu de l'indifférence d'un éditeur la réimpression d'un de ses premiers livres, épuisé depuis longtemps, *Racine et Shakespeare*<sup>1</sup>.

De même qu'à la réimpression de 1854, on a écrit sous le titre, en guise d'explication : *Études sur le romantisme*<sup>2</sup>. L'explication est fallacieuse. Il n'est, en effet, aucunement question dans ce livre singulier de ce que nous appelons communément le romantisme, et cela pour l'excellente raison qu'il fut écrit vers 1824 et que le romantisme n'était encore à cette date qu'un espoir pour les uns, qu'une crainte pour les autres.

Stendhal présentait le romantisme ; il en esquisse même le nom. Ce mouvement, dont il discerne les premières tentatives, il l'appelle le *romanticisme*<sup>3</sup>. Quand le romanticisme sera deve-

<sup>1</sup> Stendhal publia en 1823 la première édition de son pamphlet réunissant deux articles déjà parus dans la *Paris Monthly Review*. La page du titre porte le nom de trois libraires : Bossange, Delaunay et Mongie. En 1825 fut publiée la deuxième édition et beaucoup plus tard, en 1854, la troisième édition chez l'éditeur Michel Lévy. Pour comprendre la genèse de *Racine et Shakespeare*, il est indispensable de se reporter à l'édition critique établie par Pierre Martino en 1925, op. cit. (voir « La littérature anglaise en France », note 66, *infra*, p. 48).

<sup>2</sup> La troisième édition présente un titre légèrement modifié : *Racine et Shakespeare. - Études sur le romantisme. - Nouvelle édition revue et considérablement augmentée*.

<sup>3</sup> *Romanticisme* est bien le mot qui paraît dans la première page du premier chapitre ainsi que dans le titre lui-même du troisième, *Ce que c'est que le romanticisme*. Il s'agit d'un italianisme qui remonte à un petit traité, *Qu'est-ce que le Romanticisme ? dit M. Londonio* que Stendhal publia en 1818 à l'usage

# Macbeth

Les plus belles œuvres dramatiques gagnent tant à être représentées qu'on a peut-être tort de les lire, semble dire M. Maeterlinck<sup>1</sup>. Pourtant, il n'est pas une pièce de Shakespeare qui ne m'ait déçu au théâtre, tandis que j'y ai vu grandir immensément Racine et Molière. C'est au point que je me repen-tirai toute ma vie d'être allé voir *Jules César* à l'Odéon. Je ne fus pas le seul, d'ailleurs, à en revenir navré ; d'autres en revinrent contents, mais pour le même motif qui me désolait. J'y perdais une illusion ; ils y trouvaient la confirmation de leurs goûts et de leurs théories, une raison décisive pour situer Shakespeare à l'arrière-plan dramatique, parmi ces génies décidément mal faits pour contenter notre race. Ordre, mesure, méthode : que de commentaires ai-je entendus sur ces mots dont j'avais voulu me déprendre et où je ne rentrais qu'avec peine !

À quoi tient cette déception ? À la traduction, à la mise en scène, à l'œuvre elle-même ? Aucun de ces points ne sont secondaires, puisqu'il s'agit de théâtre, c'est-à-dire d'action,

<sup>1</sup> Remy de Gourmont publia l'article à l'occasion de la traduction de *Macbeth* effectuée par Maurice Maeterlinck et parue en 1910 chez Fasquelle sous le titre *La Tragédie de Macbeth*. On peut concevoir l'article comme un double hommage : d'une part à Shakespeare, de l'autre à Maeterlinck. Comme Paul Gorceix le souligne, Gourmont a eu le mérite de « mettre en évidence l'originalité des lettres françaises de Belgique, la différence qu'elles représentent par rapport à la littérature franco-française ». En particulier, toujours selon Gorceix, les articles dédiés à la littérature belge ont mis l'accent sur le changement de paradigme représenté par les lettres de Belgique par rapport aux valeurs propres à la tradition française, à commencer par la mise en cause des règles classiques (Paul Gorceix, « Remy de Gourmont, un pionnier de l'histoire littéraire de Belgique », *Cahier de l'Herne, Remy de Gourmont*, Paris, Éditions de l'Herne, 2003, p. 127-135).

## Georges Meredith

Il y a des écrivains qui arrivent à la gloire presque du premier coup et d'autres qui ne l'atteignent que tardivement, sans que l'on puisse découvrir en eux une différence de valeur qui justifie ces destinées opposées. Le public accueille les uns volontiers et leur sourit ; aux autres, il oppose une longue résistance et ne leur ouvre que peu à peu sa sympathie. Mais il en est souvent des soudaines sympathies littéraires comme des amours improvisées, elles ne durent qu'un moment, et c'est vers celui qui semblait dédaigné que se retournent alors les cœurs et les intelligences. Il arrive qu'il est trop tard. Le solitaire s'est habitué à sa solitude, les hommages qui l'auraient satisfait, venus à leur heure, comme une chose due, lui semblent inutiles et quelquefois le font souffrir. Mérimée, qui, dans une enveloppe de marbre, cachait une sensibilité très profonde, disait un jour, devenu vieux, à un ami : « Si je trouvais des diamants sous mes pas, je ne me baisserais pas pour les ramasser, car je ne saurais à qui les offrir ». Que peut faire un vieillard de la gloire ? À quel cou passer ce collier de perles ? On le met dans sa poche, d'où on le retire parfois pour le considérer à la dérobée, avec mélancolie. Je ne sais si telle fut l'attitude de Georges Meredith, mais je sais qu'il n'échappa pas aux regrets qui accompagnent les récoltes tardives, précédées de trop d'angoisses pour bien satisfaire le cœur : « Ah ! s'écriait-il, après *l'Egoïste*<sup>1</sup>, si dans ma jeunesse j'avais pu me chauffer un moment au clair soleil du succès, quelle impulsion j'aurais reçue vers un meilleur travail ! » Pendant trente ans, ses romans et ses poèmes n'avaient rencontré que l'hostilité ou, ce qui est pire encore, l'indifférence. Le génie

<sup>1</sup> *The Egoist* (1879), traduit en français par Maurice Strauss en 1904.

# Shakespeare

On connaît la thèse de M. Demblon<sup>1</sup> : l'œuvre de Shakespeare appartient non pas à l'acteur William Shakespeare, ou Shakspere ou Shaxpere et autres variantes, mais à un de ses contemporains, un peu plus jeune, Roger Manners, comte de Rutland<sup>2</sup>. Je n'examinerai pas le détail de ses arguments, ni comment la besogne lui fut facilitée par les doutes adroitement semés dans les esprits par les partisans de François Bacon<sup>3</sup>. Ils avaient montré le désaccord entre la fruste éducation attribuée au Shakespeare traditionnel et la connaissance des hommes manifestée dans l'œuvre shakespearienne. Il est impossible, disaient les baconiens, qu'un tel génie ait passé presque inaperçu, qu'il n'ait soulevé ni l'enthousiasme ni même la curiosité de ses contemporains, qu'il se soit résigné lui-même à la médiocrité de la fortune, qu'il soit allé, son labeur achevé, mourir dans un coin de campagne, sans se soucier de la gloire dont plus qu'un autre il aurait dû sentir le désir et le frisson. Pareillement, M. Demblon s'est fait l'image d'un Shakespeare romantique, frère de Byron, de Lamartine et de Vigny, d'un

<sup>1</sup> Célestin Demblon était un écrivain et un homme politique belge (1859-1924).

<sup>2</sup> Célestin Demblon, *Lord Rutland est Shakespeare*, Paris, I vol. in-12 de VIII-560 p., 1912 [N.d.A]. Remy de Gourmont écrit cet article lors de la parution du livre de Célestin Demblon chez Paul Ferdinando libraire éditeur. Au cœur du livre on trouve la question liée à la paternité des œuvres de Shakespeare, que Demblon attribue à Rogers Manners comte de Rutland.

<sup>3</sup> Deux ans avant Demblon, la paternité des œuvres de Shakespeare avait été déjà mise en doute par Edwin Durning Lawrence, qui l'attribua au philosophe anglais Francis Bacon. Voir son ouvrage *Bacon is Shakespeare*, New York, The John McBride Co, 1910.

# Table des matières

Introduction	5
L'histoire d'une inimitié et les raisons d'un oubli	5
L'écriture comme une évidence	9
Maîtres et modèles	12
Vertiges du métadiscours	15
Une critique transculturelle	17
Shakespeare and Company	22
Note sur les textes	27
La littérature anglaise en France	29
Stendhal, Racine et Shakespeare	51
Macbeth	61
Georges Meredith	67
Shakespeare	75
Éléments de bibliographie	85

Edizioni ETS

Piazza Carrara, 16-19, I-56126 Pisa

[info@edizioniets.com](mailto:info@edizioniets.com) - [www.edizioniets.com](http://www.edizioniets.com)

Finito di stampare nel mese di novembre 2017